

## Jacques Cartier en Arcadie

François-Marc Gagnon

Volume 29, numéro 115, juin–juillet–août 1984

Jacques Cartier et le nouveau monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gagnon, F.-M. (1984). Jacques Cartier en Arcadie. *Vie des arts*, 29(115), 31–36.

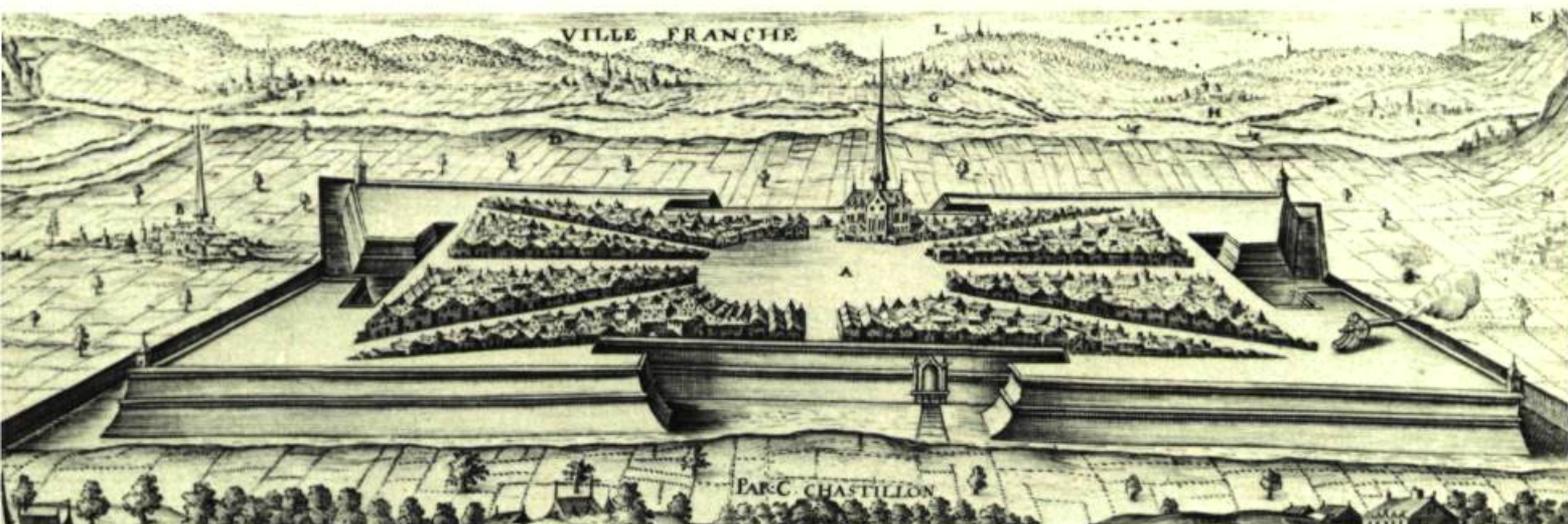
---

Publié en hommage à Jacques Cartier, notre cahier comprend des articles de François-Marc Gagnon qui montre brillamment que les contemporains de notre explorateur prenaient le Québec pour un nouvel éden, de Bruce G. Trigger qui raconte en détail comment son premier visiteur mit Hochelaga sur la mappemonde, d'Alain Parent qui, à La Rochelle, démêle patiemment l'écheveau artistique complexe que constituent l'Antiquité grecque et romaine, la Renaissance, les cultes de Marie et de la Vénus brune, les luttes fratricides entre catholiques et réformés avant la conversion d'Henri IV. Pour faire bonne mesure, nous avons ajouté une étude fouillée de Jean Belisle sur la construction des navires à Stadaconé et sur le rôle de la dynastie des Levasseur dans leur décoration sculptée.

---

François-Marc GAGNON

## Jacques Cartier en Arcadie



1. Girolamo MARINI  
Villefranche-sur-Meuse, construite en 1544.  
Fol. 140 de la *Topographie française* publiée,  
en 1643, par Jean-Baptiste Chastillon.  
(Phot. Bibliothèque Nationale, Paris)

Voilà «la terre que Dieu donna à Cayn», déclare le capitaine Jacques Cartier à la vue de la Côte Nord. On n'y trouverait même pas une «charetée de terre», tant il y a de «pierres et rochers effarables et mal rabotéz»<sup>1</sup>. Poussent à cet endroit tout juste de la «mousse et petits bouays avortez». Voilà donc un désert, tel qu'on l'imaginait à l'époque. Voilà donc un lieu d'errance où il ne fait pas bon s'arrêter. Il n'est pas étonnant que les gens qui hantent ces lieux soient qualifiés, tout de suite après, de «gens effarables et sauvaiges», pis encore, de gens «qui vont de lieu en aulstre», c'est-à-dire de nomades incapables de se tenir en même lieu, de s'y installer à demeure, d'y pousser des racines. Telle est la première impression faite par le Nouveau Monde et ses habitants sur Jacques Cartier. Elle n'est pas très bonne, en vérité.

Le malheur est qu'on la retiendra. Voyez le verdict posé par le cartographe Pierre Desceliers dans un encadré intitulé «Canada» sur sa *Mappemonde* de 1550: «C'est la demonstration d'aulcuns pays descouverz et recongnues pour et aux despens du très chrestien Roy de France, Francoys de ce nom, nommé Canada, Ochelaga et Sagné, assis vers les parties occidentales environ les 50 degrés de latitude. A iceux pays a esté envoyé par le dict Roy honeste et ingenieux gentil homme monsieur de Roberval avec grande compaignye de gentz d'esprit tant gentilz hommes comme autres et avec grande compaignye de gentz criminelz, dégradés, iceux pour habiter le pays, lequel avoit esté premierement descouvert par le pilote Jacques Cartier demeurant à Saint Malo et pource qu'il n'a esté possible avec les gentz dudict pays faire trafique à rai-

son de leur austerité, et temperance dudict pays et petit proffit, sont retournés en France, esperant y retourner quand il playra au Roy.» N'avons-nous pas là, pour le dire en passant, la clef de la scène située juste au dessus de cet encadré? On a voulu y voir les habitants de Stadaconé tentant de dissuader Cartier de se rendre à Hochelaga par une petite scène de sorcellerie. Mais ne s'agit-il pas plutôt d'un marchand européen enturbanné et comptant sur ses doigts devant des «gens effarables et sauvaiges» dont l'austère pays n'a rien à lui offrir?

Pourtant, Cartier avait rapporté une toute autre impression du Canada. Qu'on relise la description de son arrivée à Hochelaga, lors du second voyage. «Et nous estans en chemin, le trouvasmes aussi battu qu'il soit possible de veoyr, et la plus belle terre, et meilleure qu'on scauroit

voir, toute plaine de chaisnes, aussi beaux qu'il y ait en forestz de France, soubz lesquels estoit toute la terre couverte de glan (...). Ce faict, marchames plus oultre, et envyron demye lieu de là, commancasmes à trouver les terres labourées et belles, grandes champagnes, plaines de blédz de leur terre, qui est comme mil de Brézil, aussi groz, ou plus, que poix, duquel vivent, ainsi que nous faisons de froment. Et au parmy d'icelles champagnes, est scituée et assise ladite ville de Hochelaga...» Le contraste ne peut être plus frappant. Après les déserts, voici donc «la plus belle terre» qui soit; au lieu des «rochers effarables», on trouve des «terres labourées»; au lieu des «petits

village, en l'engraissant de fumier et en retournant la terre en la labourant. Comme l'a rappelé Georges Duby, «l'interdépendance des activités pastorales et agricoles constitue en Europe la clé du système de culture traditionnel»<sup>2</sup>. C'est ce qui explique, en dernière analyse, la permanence des villages européens au même endroit. Le système iroquoien supposait au contraire le déplacement des villages quand la terre était épuisée ou quand il fallait parcourir de trop grandes distances pour exploiter les ressources de la forêt (à commencer par le bois de chauffage). On a parlé d'«agriculture nomade» à propos des Iroquoiens. Il serait plus juste de parler d'horticulture, et, dans le cas d'Hoche-

Mais, il est une autre représentation qui traduit de manière encore plus frappante l'impression faite par Hochelaga sur Cartier. Je veux parler du fameux plan d'Hochelaga gravé par Giacomo Gastaldi pour illustrer la traduction italienne du récit du deuxième voyage de Cartier et qui a paru dans le troisième volume du *Delle navigationi et viaggi* de Giovanni Battista Ramusio<sup>5</sup>.

On a beaucoup commenté la représentation de la ville d'Hochelaga sur cette gravure. On s'est moins intéressé au paysage dans lequel elle est située et à la scène qui occupe le bas de la composition. On y voit en S, comme le déclare la légende à droite des «Francesi (...) che toccano la mano agli Indiani...», des Français qui tendent la main aux Indiens, c'est-à-dire le même geste que sur la carte d'Harley<sup>6</sup>. C'est le geste de la rencontre ethnographique. De part et d'autre de ce groupe central, paraissent des Français, d'un côté, y compris les deux qui sont portés à dos d'homme sur l'extrême gauche<sup>7</sup>, et des Indiens, hommes, femmes et enfants, de l'autre côté. Le feu qui se trouve au pied de la palissade illustre le texte de Cartier: «Et nous aians marché envyron lieue et demye, trouvasmes sus le chemin l'un des principaux seigneurs de ladite ville de Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fict signe qu'il se failloit reposer audict lieu, près ung feu qu'ilz avoient fait audict chemin; ce que feismes.»

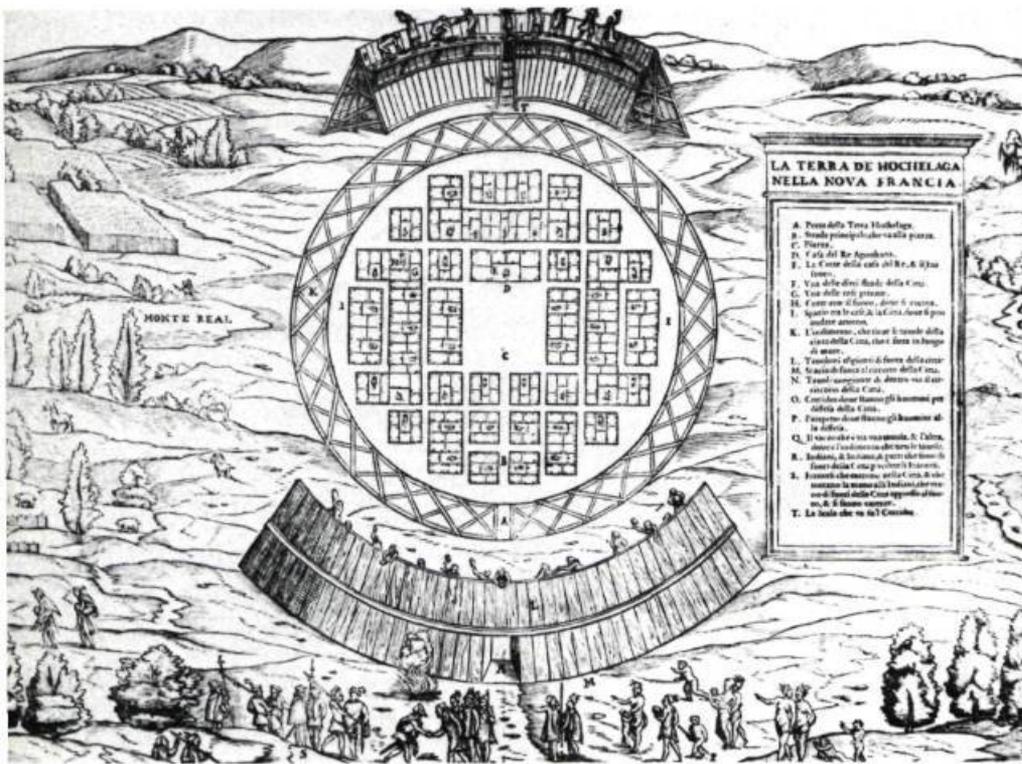
«Monte Real» annonce ensuite la gravure dans une partie où l'on aperçoit les champs cultivés et les beaux chênes signalés par Cartier. Quatre animaux déambulent dans cette portion du paysage: un cerf, un bouc, un porc (?) et un ours. Deux bouts de clôture tressée apparaissent aussi à cet endroit. On ne peut s'empêcher d'être frappé par le caractère bucolique de l'ensemble. Des Indiens et des Français échangent une poignée de main dans un paysage où, sinon le loup et l'agneau cohabitent comme le voulait le Prophète, du moins des animaux domestiques et sauvages cheminent côte à côte. Quel est le sens de cette représentation?

Il me semble que l'on ne serait pas loin de refléter l'intention du graveur en suggérant qu'il a voulu situer la ville d'Hochelaga dans une espèce d'Arcadie bienheureuse. Le texte de Cartier, que nous avons cité plus haut, l'y invitait, pour autant qu'il l'ait lu avec quelques réminiscences classiques à l'esprit. Il pouvait y retrouver quelques-uns des traits dont Ovide avait peint le paysage de l'Âge d'or: «La terre elle-même, libre de toute contrainte, épargnée par la dent de la houe, ignorant la blessure du soc, donnait sans être sollicitée tous ses fruits (...). Le printemps était éternel. (...) Bientôt, même la terre, sans l'intervention de la charrue, se couvrait de moissons, et le champ, sans aucun entretien, blanchissait de lourds épis; c'était l'âge où coulaient des fleuves de lait...»<sup>8</sup>

bouays avortez», de beaux chênes, comme en France; et, bien sûr, au lieu d'errants, des sédentaires parmi les habitants du Canada; «... ilz ne bougent de leur pays, et ne sont embulataires, comme ceulx de Canada et du Saguenay. Les abords d'Hochelaga sont donc décrits comme les approches d'un petit hameau médiéval, avec ses champs labourés tout autour et son bosquet de chênes pour y garder les porcs qui se nourrissent de glands.

Là-dessus, Cartier ne pouvait être qu'assez loin de la réalité ethnographique. Les Iroquoiens du Saint-Laurent - c'est le groupe amérindien auquel on rattache maintenant les habitants d'Hochelaga - ne «labouraient» pas la terre, à proprement parler. Ne connaissant ni le métal ni le bétail, ils n'avaient ni les instruments ni les bêtes de somme pour ce faire. C'est dire aussi qu'ils ne pouvaient prolonger la fertilité du sol autour de leur

laga au moins, de sédentarité semi-permanente<sup>3</sup>. Mais comment Cartier aurait-il pu le saisir dans les quelques heures que dura sa visite à Hochelaga? Par contraste avec ce qu'il avait connu auparavant, il lui parut que les Hochelagois étaient sédentaires comme lui. C'est à partir de ce moment qu'il proposa de distinguer parmi les Indiens entre les «embulataires» (de *ambulare*, se promener en latin) et les sédentaires, distinction qui sera souvent reprise par la suite, sous une forme ou sous une autre. Champlain par exemple opposera les «errants» aux «arrêtés», exactement dans le même sens. Je crois que c'est cette distinction qu'a voulu illustrer l'auteur anonyme de la *Mappemonde* dite de Harley, quand il situait, sur la rive nord du Saint-Laurent, des hommes armés d'arcs et de flèches et, sur la rive sud, un «laboureur» poussant sa charrue à rouelles, tirée par deux chevaux<sup>4</sup>?



LA TERRA DE HOCHELAGA  
NELLA NOVA FRANCIA

A. Porta della Terra Hochelaga.  
B. Strada principale della piazza.  
C. Piazza.  
D. Casa del Re Agouanon.  
E. Casa della casa del Re, & il suo tempo.  
F. Via della casa della casa.  
G. Via della casa grande.  
H. Casa del Re, dove si cucina.  
I. Spazio per la casa di La Cosa, dove si può andare a spasso.  
K. L'abitazione, che tiene il nome della casa della Casa, dove si mangia.  
L. Tempio d'ogni di festa della casa.  
M. Spazio della casa di ogni di festa.  
N. Tempio sacro, dove si dice la messa della casa.  
O. Casa dove hanno gli uomini per dormire della casa.  
P. Tempio dove hanno gli uomini per dormire della casa.  
Q. Il tempio dove hanno gli uomini per dormire della casa.  
R. Spazio della casa di ogni di festa.  
S. Spazio della casa di ogni di festa.  
T. La casa dove si dice la messa.

N'est-ce pas ce que Gastaldi a voulu représenter? Comment interpréter, en particulier, les champs de blé qui paraissent à l'arrière-plan, à gauche de sa gravure, sinon comme les moissons spontanées, dont parlait Ovide?

Mais ce n'est pas tout. Les «glands» signalés par Cartier font souvent partie de la diète des premiers hommes, telle qu'imaginée par les Anciens, Ovide déclare que les hommes de l'Âge d'or n'avaient, pour se nourrir, qu'à cueillir les baies sauvages et «les glands tombés de l'arbre touffu de Jupiter». Même Lucrèce, qui n'avait cure du mythe de l'Âge d'or et qui imaginait les premières humanités comme spécialement frustrés et grossières, citait les glands comme l'une des premières nourritures des hommes: «Ce que le soleil et la pluie donnaient, ce que la terre offrait d'elle-même, voilà les présents qui contentaient leurs cœurs. C'est parmi les chênes, avec leurs glands, qu'ils se nourrissaient le plus souvent»<sup>9</sup>. Certes, il est difficile d'identifier les arbres représentés par Gastaldi dans sa gravure. Ils semblent se répartir en deux catégories: les allongés et les touffus. Si les premiers font penser à des ifs ou à des cyprès, comment ne pas voir des chênes dans les seconds, surtout si l'on songe que les chênes méditerranéens sont souvent des arbres moins majestueux que dans le nord de l'Europe ou qu'en Amérique du Nord. Il va sans dire que notre graveur italien ne s'était pas soucié de représenter des espèces canadiennes.

Cartier affirme aussi que les Hoche-lagois ne connaissaient pas la propriété privée – «des biens de ce monde ne font compte pource qu'ilz n'en ont connoissance» – et, que, conséquemment, ils possédaient tout en commun – «Cedit peuple vyt quasi en communauté de biens...» C'est bien là un trait qu'on s'attendrait à rencontrer dans les premiers âges de l'homme. Platon l'affirmait de la classe des guerriers dans la toute première société athénienne: «aucun de ses membres ne possédait aucune chose en propre, mais ils regardaient comme leur appartenant à eux tous, toutes choses sans exception...»<sup>10</sup>

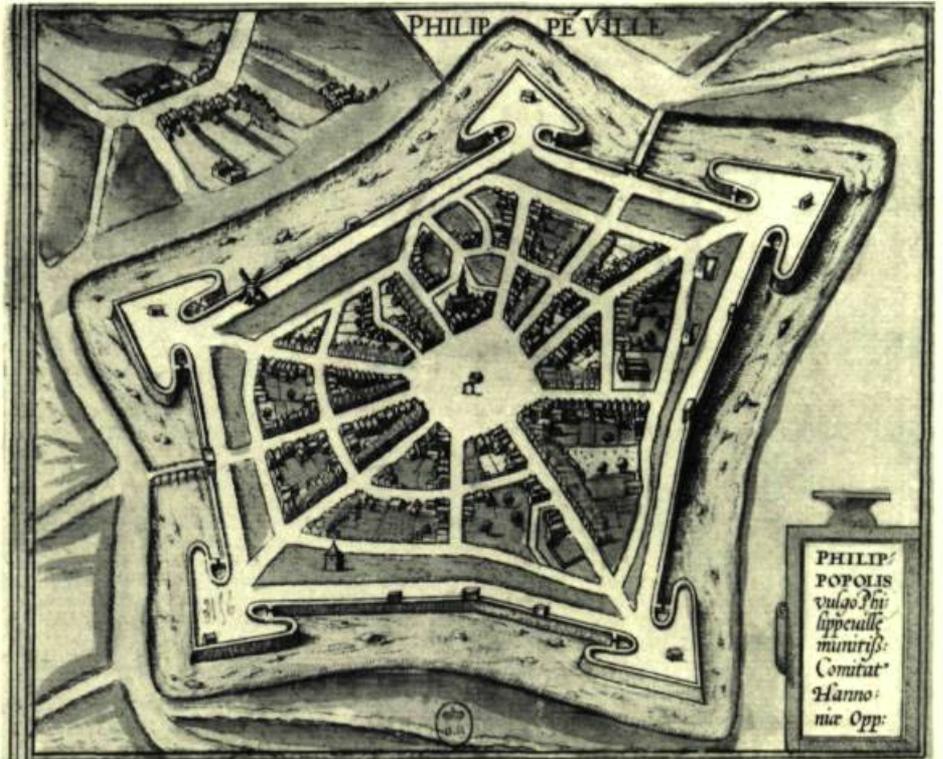
Si l'absence de propriété est un trait des premiers âges, comment le suggérer dans un paysage? Un détail de la gravure de Gastaldi me semble pouvoir se rattacher à cette idée. Sur la gauche, vers le bas, on aperçoit deux clôtures en treillis. Quelle peut bien être leur fonction à cet endroit? Elles n'entourent aucune parcelle de terrain qui vaille et semblent posées là à plaisir, sans raison. N'est-ce pas l'usage de la clôture que l'on s'attendrait à trouver chez un peuple qui non seulement en ignorait la fonction, mais ne se souciait même pas d'enclore un terrain et déclarer: ceci est à moi?

La nudité était bien un trait propre à l'Âge d'or, le vêtement étant devenu une nécessité quand, comme l'expliquait

Ovide, un changement de climat mit fin à l'éternel printemps de l'âge précédent. «Jupiter réduisit la durée du printemps d'autrefois, et, avec l'hiver, l'été, le capricieux automne, et le printemps écourté, régla en quatre saisons le cours de l'année. C'est alors que, pour la première fois, les hommes se réfugièrent dans des demeures; et ces demeures furent des grottes, des buissons touffus, des abris de branches reliés par de l'écorce...»<sup>11</sup> Ovide opposait donc la vie en plein air propre à l'Âge d'or avec la vie dans des demeures, propre à l'Âge d'argent. Certes, il ne mentionne pas explicitement l'invention du vêtement par la même occasion. Mais cela va de soi. D'autres que lui, comme Dio-

2. Attribué à Giacomo CASTALDI  
*La Terra de Hochelaga nella Nova Francia.*  
Gravure sur bois. Fol. 446-447 du 3<sup>e</sup> vol. du *Delle navigationi et viaggi*, publié à Venise, en 1556, par Giovanni Battista Ramusì.

3. Sébastien van NOYEN  
*Philippeville.*  
Dessin anonyme de 1581.  
(Phot. Bibliothèque Nationale, Paris)



gène d'Oenoanda n'avaient pas manqué de le faire: «...fuyant le mauvais temps (les hommes) en vinrent à la pensée de maisons, et par les protections qu'ils confectionnèrent pour leur corps, les abritant de feuilles, ou de plantes ou de peaux, en tuant alors les petits animaux, ils combinèrent des vêtements qui n'étaient pas des tissus flexibles, mais peut-être raides, ou de quelque autre sorte»<sup>12</sup>.

N'est-il pas remarquable, dès lors, que tous les personnages de la gravure de Gastaldi soient non seulement en plein air, mais, surtout les femmes et les enfants, à droite, considérablement moins vêtus que les Européens, à gauche?

L'interprétation du paysage de la gravure de Gastaldi peut donc tirer quelque fruit de la comparaison avec le thème de l'Âge d'or, tel que le concevait l'Antiquité classique. On pourrait parler d'un modèle théorique permettant de rendre compte,



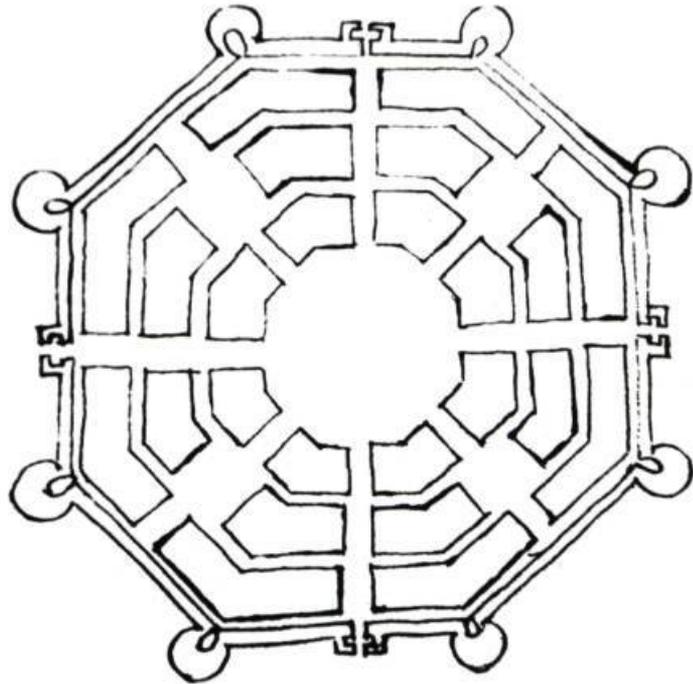
4. HARLEY  
Partie nord-américaine de la mappemonde.  
(Phot. British Library)



sinon de tous les faits, du moins de plusieurs d'entre eux. D'ailleurs, ce modèle théorique, Gastaldi n'aurait pas été le seul à l'avoir appliqué à l'Amérique, si c'est bien à lui qu'il se réfère, comme je le crois. Amerigo Vespucci n'était pas loin de l'avoir à l'esprit quand il décrit ses premières impressions du Brésil et des Indiens tupi-guaranis rencontrés à cet endroit. Le pays lui sembla si merveilleux, qu'il se crut au Jardin d'Éden: «je m'imaginai être près du Paradis terrestre», et qu'est-ce que le Paradis terrestre sinon la version biblique de l'Âge d'or, pour ces hommes de la Renaissance? Sa description des mœurs des «Brésiliens» rappelle celle des Hochelagois par Cartier. «Nous avons trouvé l'endroit habité par des gens complètement nus, les hommes aussi bien que les femmes, ne couvrant même pas leur honte (...) Ils n'ont ni foi, ni loi, mais vivent selon la nature. (...) Ils ne connaissent pas la propriété privée, car ils possèdent tout en commun (...) Leur nourriture consiste en racines, en plusieurs bons fruits et une infinité de poissons et de crustacés...»<sup>13</sup>

Il est vrai qu'ils sont cannibales, et Dieu sait si cela avait scandalisé Vespucci. Aussi, ne faut-il pas interpréter la formule rousseauiste – «ils vivent selon la nature» – qu'on trouve dans son texte, comme l'aurait fait le philosophe de Genève. Pour Vespucci, «vivre selon la nature» est une abomination. C'est pratiquer le cannibalisme et l'inceste. C'est vivre comme une brute, et il n'est pas question pour lui de prêcher le moindre retour à la nature. Montaigne travaillant sur les mêmes données sera moins négatif. Il ne craindra pas d'évoquer à propos des mêmes Indiens du Brésil, l'«âge doré» auquel Vespucci n'avait fait qu'indirectement allusion. «Ces nations ne semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisins de leur naïveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplait que Licurgus et Platon ne l'ayent eüe; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la poésie a embelly l'âge doré et toutes ses inventions à feindre (au sens d'imaginer) une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudeure humaine»<sup>14</sup>.

Aussi éclairant qu'on le voudra, tous ces textes évoquant l'Âge d'or à propos des Indiens d'Amérique ne rendent pas



5. Francisco di GIORGIO MARTINI  
Plan de la ville idéale (détail d'une page du Codex Magliabecchianus).

compte de la présence de la «ville» de Hochelaga dans la gravure de Gastaldi. N'y a-t-il pas une contradiction à situer une ville fortifiée dans un paysage d'Arcadie? D'autant qu'on est en droit de penser que le plan d'Hochelaga imaginé par Gastaldi devait beaucoup aux plans de villes utopiques proposés alors par les architectes de la Renaissance et parfois mis en œuvre dans la reconstruction de quelques petites villes de frontière rasées par la guerre. Les architectes militaires italiens, comme Filarete ou Francesco di Giorgio Martini, tentaient alors de convaincre leurs commanditaires de la nécessité d'adopter, pour des raisons de défense, le plan radioconcentrique à place d'armes centrale et à rues rayonnantes, vaguement illustré par le plan d'Hochelaga. Ce système permettait une plus grande mobilité des armements et des effectifs militaires du centre en périphérie, à l'endroit où le besoin s'en faisait sentir.

Mais, dans la mesure où le plan radioconcentrique paraissait plus rationnel que les plans en damier, voire même que l'absence totale de plan, comme dans les villes médiévales aux rues enchevêtrées et contournées, n'allait-il pas de soi de le reporter dans le temps de l'utopie par excellence, l'Âge d'or, où l'homme vivait selon la nature, sinon toujours selon la raison. Voilà donc la ville que les premiers hommes auraient construite s'ils avaient eu besoin de se défendre. Tout fantaisiste

qu'on le jugera par rapport à la réalité ethnographique, le plan d'Hochelaga apportait sa modeste contribution aux préoccupations des architectes militaires de la Renaissance et tentait de faire au moins entendre la voix de la raison dans un temps où l'on ne vivait plus assez selon la nature pour éviter les guerres et négliger le besoin de se défendre.

1. Toutes les citations du texte de Cartier sont tirées de Ch.-A. Julien, R. Herval et Th. Beauchesne, *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIème siècle*. Paris, P.U.F., 1946.
2. *Guerriers et paysans, VII<sup>e</sup> - XIIème siècles - Premier essor de l'économie européenne*. Paris, Gallimard, 1973, p. 35.
3. Par cette interprétation, je m'inscris donc en faux contre l'opinion traditionnelle qui cherchait dans cette vignette un argument de datation de la carte: «comme les travaux de labourage qu'on y représente ne peuvent convenir qu'à la colonie de Cap-Rouge, la carte ne serait pas antérieure à 1542», dit Marcel Trudel, dans *Histoire de la Nouvelle France*. - I. *Les vaines tentatives, 1524 - 1603*. Montréal, Fides, 1963, p. 171.
4. Comme le suggère Roger J.-M. Marois, *Les Schèmes d'établissement à la fin de la préhistoire et au début de la période historique - Le sud du Québec*. Ottawa, Musée National de l'Homme, 1974, Coll. Mercure, Dossier no 17.
5. Publié à Venise, en 1556. Folios 446 et 447.
6. Ce rapprochement entraîne que, sur la Mappemonde d'Harley, il n'est pas du tout certain que les trois personnages auxquels Cartier (ou Roberval?) tend la main soient Français. Il pourrait s'agir de trois Indiens habillés à la française.
7. Ce détail s'inspire du texte de Cartier: «quant (ils) veyoient noz gens laz, (ils) les chargeoient sus eux, comme sus chevaux et les portoyent».
8. *Les Métamorphoses*, liv. I, p. 44. Paris, Édition Garnier-Flammarion, 1966.
9. *De la Nature*, livre V, p. 180. Paris, Édition Garnier-Flammarion, 1964.
10. *Critias*, 110 c-d, p. 531, dans la traduction de la Bibliothèque de la Pléiade.
11. *Op. cit.*, p. 44.
12. Cité dans Geneviève Rodis-Lewis, *Épicure et son école*, Paris, Gallimard, 1975, p. 337.
13. Cité dans S.E. Morison, *The European Discovery of America - The Southern Voyages, A.D. 1492 - 1616*. New-York, Oxford University Press, 1974, pp. 284-286.
14. *Essais*, livre I, p. 255. Paris, Édition Garnier-Flammarion, 1969.